

M O D E S

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

Les robes de bal constituent la grande occupation du moment : tous les ateliers des couturières en vogue sont encombrés de toilettes resplendissantes.

Nous avons remarqué plusieurs fois la profusion d'ornements qui existe dans les confections et robes de ville.

Que dirons-nous de la prodigalité qu'on apporte dans le décor des toilettes de bal? Les perles de tout genre, jais, corail, cristal, or, argent, des franges de plumes, des tulles lamés, des passementeries d'or et surtout d'acier. Ce dernier fait fureur, on en met partout.

Et qu'on ne nous dise pas qu'on a diminué l'ampleur des robes : nous soutiendrions le contraire ; elles sont plus longues, plus trainantes, plus bouffantes que jamais.

Nul ne peut dire, en ce moment, ce que l'avenir nous réserve au sujet des crinolines ; nous constatons qu'elles sont à l'apogée de leur gloire. Toutes les femmes parlent de les réformer, mais aucune ne veut donner l'exemple. Ce qui nous fait supposer que le débat durera longtemps.

Les élégantes, qui tiennent en ce moment tant de place dans les salons, se décideront-elles à céder quelques centimètres du terrain acquis, se laisseront-elles exproprier de leur domaine de gaze, de fleurs et de dentelles? Nous ne saurions résoudre cette grave question : notre rôle, tout d'actualité, se borne à tenir registre de ce qui se porte ; nous allons donc procéder par ordre, en désignant quelques toilettes de récente création.

Madame Ernest Carpentier, 23, rue Louis-le-Grand, chez laquelle nous voyons une partie des costumes des bals de la cour, reste sage dans ses compositions ; tout en exécutant des toilettes de la plus haute élégance, elle évite de faire trop de mélange dans ses ornements. La dentelle et les fleurs sont ses matériaux favoris. La manière dont elle les place leur donne beaucoup de charme.

Les beaux volants et les tuniques sortis des fabriques de la maison Violard, rue Choiseul, donnent toujours plus de cachet que tous ces ornements et ce clinquant qu'on doit changer chaque jour et qui sont purement des objets de caprice. On avait proscrit la dorure, en la proclamant de mauvais goût, et voilà qu'on y revient à l'aide d'appréts quelquefois très-volumineux.

O mode, que tu es tyrannique ! On peut t'appliquer le vers que la Fontaine a lancé en anathème sur Cupidon et s'écrier :

Quand tu nous tiens, on peut bien dire : adieu prudence !

Voici trois toilettes qui ont été fort remarquées dans un bal de cette semaine :

Une robe de tulle blanc, lamé en étoiles d'or ; jupe bouillonnée, sur un dessous de satin blanc, et relevée des deux côtés par des cordelières d'or et des agrafes riches, style byzantin. Corsage en satin, drapé de tulle, avec berthe en application d'Angleterre, retenue devant et aux épaules par des agrafes assorties.

Robe de satin rose, garnie au bas d'un bouillonné de tulle blanc ; un apprêt de dentelle de Bruxelles blanche en manière de haut volant part du bas de la jupe et tourne tout alentour en remontant jusqu'à la taille ; en tête de la dentelle, un ruban de satin rose, piqué de boutons blancs en perles. Branches de roses moussues et chaînes de perles, au départ et à l'ar-

rivée du volant ; corsage de satin rose, drapé de dentelle, fleurs devant et sur les épaules. Nous ne parlons pas des manches, toutes les robes de bal, cette année, n'ont qu'un petit mancheron insignifiant, pour marquer l'épaule ; la manche paraît à peine.

Troisième toilette : Robe de gaze Chambéry, fond blanc, semé de pois ponceau ; jupe bouillonnée sur trois rangs de tulle et satin ponceau ; entre chaque bouillon, un ruban de satin piqué d'une broderie d'acier. Corsage uni, avec ceinture bayadère, de satin et tulle brodé et frangé d'acier.

Nous voici tout à fait réconciliés avec la forme des chapeaux de ville. Ces chapeaux sont des coiffures, et on les orne d'une manière si charmante qu'ils ont le don d'embellir. Or, ce qu'on doit surtout exiger d'une coiffure, c'est qu'elle soit favorable à la beauté.

Des modèles d'une ravissante fraîcheur nous ont été montrés dans les salons de mesdames Morison et de Ricqlès, 6, rue de la Michodière.

Nous allons en essayer le croquis.

Chapeau de crêpe blanc, passe formée par de gros plis en longueur, réunis trois par trois sur fond lisse ; sur chaque pli, des marguerites d'acier. Le fond est un apprêt de dentelle noire, retenu par un peigne d'acier, avec groupe de boutons de roses et grand ruban de velours noir n° 22 à bouts flottants, frangés d'acier.

Chapeau Pompadour de crêpe bleu, avec cordon de roses pompons au bord de la passe. Sur le fond, une fanchon de blonde blanche et un bouquet de roses, suivis de bouclettes de satin bleu.

Chapeau de royal blanc, plissé ; pour marquer les plis, il y a des bandes de perles d'acier ; sur le côté gauche, une aigrette de plumes fauve et or bruni ; au fond, une barbe de blonde blanche, et un coiffon de velours violet perlé d'acier.

Capote de taffetas bleu, à coulisses relevées, garnie d'abeilles d'acier et boutons de roses.

Mesdames Morison et de Ricqlès nous promettent pour le mois prochain un nouveau modèle qui aura nom *Médis* et se composera d'appréts tuyautés, genre tout à fait nouveau, qui fera sensation aux premiers jours de printemps.

Voyons les coiffures des mêmes et très-intelligentes modistes :

Une coiffure *Empire* ; bandeau de velours violet, semé d'étoiles d'acier et retenu sur le côté par un poignard et une chaîne d'acier, nœud flottant derrière.

Une autre coiffure, du même style, en velours noir, avec chaînes d'acier et catalane perlée d'acier. Nœud de velours à pampilles d'acier.

Enfin la même coiffure, répétée en velours rouge, et les ornements de cristal. Nous recommandons ce modèle comme un des mieux réussis de la saison, il a du caractère et convient à toutes les toilettes.

Nous avons eu déjà plusieurs bals d'enfants.

Les toilettes enfantines de la maison de *Saint-Augustin* y ont été très-admirées.

Il faut beaucoup de goût et de tact pour appliquer les fantaisies à la mode aux costumes des enfants, en retirant (bien entendu) tout ce qui pourrait les surcharger et leur ôter la simplicité, première grâce de la jeunesse.

Des robes en gaze semée de pois, garnies de chicorées de

rubans; d'autres en taffetas blanc, illustrées de velours bleu et de petites boules de chenille; d'autres en taffetas ou foulard mille et enfin des toilettes de mousseline à entre-deux de valenciennes sur transparent de ruban rose ou bleu, sont exécutées avec infiniment de goût par la maison de *Saint-Augustin*, qui tient le haut bout avec sa spécialité de vêtements enfantins.

Quelques jolis travestissements de bambins ont été commandés à *Saint-Augustin*: pour petits garçons, l'écoisais et le breton; pour petites filles, la catalane et la mauresque. Dans ce genre, la fantaisie a le champ libre, et nous ne saurions blâmer son essor.

De très-jolies sorties de bal à capuchon sont le complément de toutes les toilettes du soir.

Nos fleuristes sont mises à réquisition, pour composer des garnitures en application de plumes. C'est une mode fort courue depuis un mois.

On emploie dans ces ornements le marabout, le paon, le cygne et une foule de plumages étrangers, dont le nom nous échappe.

On mêle plus que jamais aux fleurs des brindilles de cristal, d'or et d'acier.

On voit, dans les magasins de la maison *Herpin-Leroy*, 130, rue Montmartre, des coiffures de bruyère sur branches d'or, avec mélange de perles; des bandeaux de roses, semés de perles d'acier, des pouffs de fleurs de velours à duvet brillant.

Une coiffure de grosses marguerites de velours blanc à cœur

d'or, séparées par des esclavages en perles d'or, a été redemandée plusieurs fois à la maison *Herpin-Leroy*, qui la compose avec beaucoup de talent.

Il est donc bien établi que, jusqu'à nouvel ordre, les jupons bouffants sont indispensables.

Que deviendrait-on, mon Dieu, avec des jupes si longues et si surchargées, si le jupon à ressort n'était pas là pour soutenir l'édifice!...

Dans la maison *Creusy*, 133, rue Montmartre, on fait des jupes à ressorts, expressément pour toilettes de bal.

Les ressorts sont fins et souples, il y en a une grande quantité; la forme est mince du haut et s'arrondit en traîne tout à fait en bas.

Ce modèle est indispensable en costume de bal, on ne saurait être bien habillée sans son concours.

Quant aux surjupes de ville, ce sont toujours les rayures, avec des tuyaux en cachemire de couleur et des franges boules, qui sont généralement adoptées.

Des surjupes en alpaga blanc, entourées d'un gros tuyauté pareil, sont préférables à des jupes de lingerie, sous les robes de gaze ou de tulle; elles soutiennent mieux l'étoffe, et ne sont jamais exposées à s'aplatir ou à se déformer.

Le jupon orné est devenu aujourd'hui un accessoire tellement important qu'on doit s'en préoccuper plus encore que de la robe, qui le laisse à découvert assez souvent pour qu'on ne doive point s'étonner de le trouver en mille circonstances aussi luxueuses qu'elle-même.

Marguerite DE JUSSEY.

CAUSERIE

J'ai un camarade qui passe sa vie et qui dévore une partie de celle de ses amis les plus proches à écrire des sentences. Quand je dis qu'il dévore à ce jeu, car ce n'est qu'un jeu chez lui, une partie de la vie de ses amis, j'entends qu'il les oblige à écouter la lecture de ces sentences ou à les lire sous formes de lettres. Je ne lui en veux nullement de cela; mais je crains que cette habitude ne tourne chez lui à la monomanie, et qu'elle n'aboutisse à l'enfantement de quelque volume in-8°, édité à ses frais, bien entendu, et dont je serai forcé de vous rendre compte un jour, ici même. Mais si jamais la volonté que j'ai eue, pendant toute ma carrière littéraire, d'être impartial se maintient ferme chez moi, ce sera le jour où je serai appelé à disséquer ledit volume devant vous.

Eh! bon Dieu! des sentences, des plaintes, des sermons, des jérémiades contre le monde, contre les femmes — surtout contre les femmes — contre les plaisirs, contre les passions humaines, les bonnes et les mauvaises, on ne fait que cela depuis la création. Ce qui m'étonne, et je me réjouirais très-fort, je ne le dissimule pas, que la chose arrivât, c'est de n'avoir pas encore rencontré un de ces désabusés d'âge tendre qui se soit senti le courage et la vocation de dire un peu de bien du monde, de bien parler et avec respect des femmes, de savoir le bon côté des passions — des bonnes s'entend — et de ne pas se montrer dégoûté par trop des plaisirs. Ce serait, à coup sûr, original. Or, faut-il vous dire toute ma pensée? Eh bien, je crois à l'existence de ces moralistes roses qui ne deviennent moroses que par la contagion. Savez-vous ce qui leur manque pour oser être vrais? Le courage de braver l'opinion publique, ou plutôt l'insuccès que rencontreraient leurs livres, car vous remarquez toujours que les

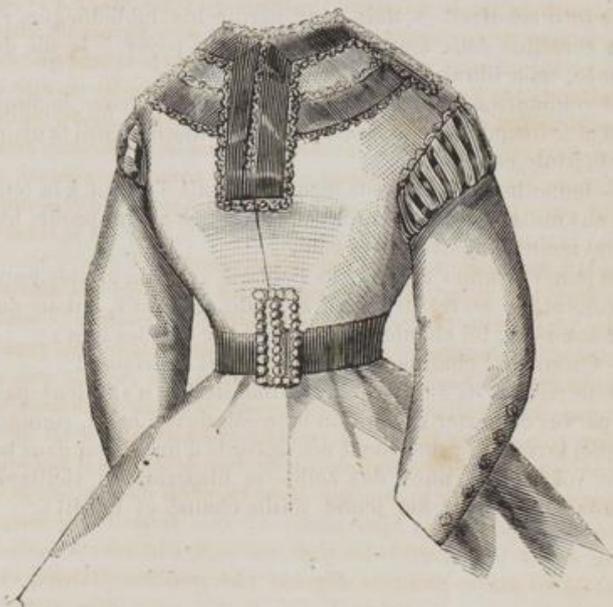
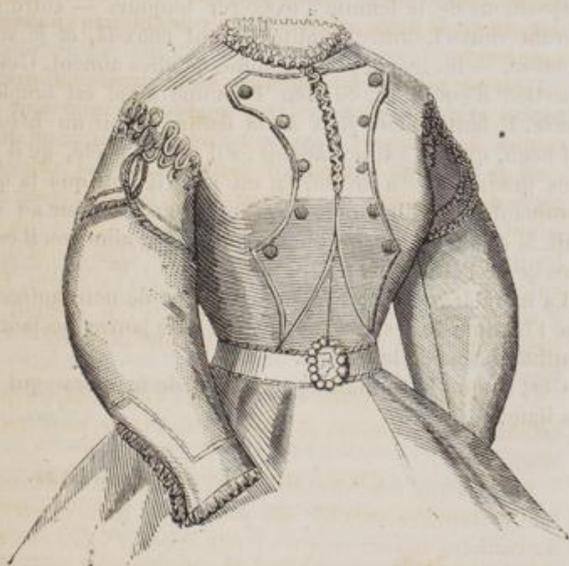
moralistes ne deviennent moroses qu'à la condition de publier leurs méditations sur le monde. Qui sait, au contraire, si un ouvrage où l'auteur flatterait le monde, encenserait les femmes, avouerait qu'il est sensible au plaisir, qu'il a rencontré dans sa vie de nobles passions et de nobles âmes, — qui sait, dis-je, si pour ce livre-là il n'y aurait pas un grand succès à espérer!

Ce n'est pas que je prétende que le monde soit précisément parfait et qu'il n'y ait rien à y reprendre; que tout s'y passe comme dans un petit paradis. Le malheur dominant du monde, c'est qu'il est un composé de contradictions et surtout de préjugés dont chacun voudrait avoir le bénéfice pour soi en en jetant le ridicule sur ses voisins. C'est à quoi l'on doit tous les tiraillements dont nous sommes les témoins et un peu les auteurs, tous tant que nous sommes, plus ou moins. Et comme il serait aisé, cependant, de s'entendre! Il suffirait de faire passer en loi ce principe simple comme une règle d'arithmétique :

— Laissez les autres vivre comme vous voudriez qu'on vous laissât vivre et comme vous êtes exposé à vivre, peut-être un jour, vous-même.

Mais tel que nos infirmités, nos jalousies, nos médisances l'ont fait, le monde ressemble un peu trop à un orchestre composé d'excellents musiciens qui s'entêteraient à jouer chacun un air différent, et en accusant son voisin de ne vouloir point s'accorder avec lui. Les oreilles délicates en souffrent, comme les âmes indépendantes se trouvent mal à l'aise dans l'immense cacophonie du monde.

C'est ce dont dix personnes sur cent s'aperçoivent, car pour le reste, il n'y prend garde, et pour ces derniers le monde doit



Plaque 1.º 4.

LE MONITEUR DE LA MODE
JOURNAL DU GRAND MONDE

1. Casquette Louis XV. — 2. Toquet de velours. — 3. Vareuse de maison. — 4. Vareuse formant l'habit rond derrière.
5. Corsage à revers rapportés. — 6. — Corsage montant (voyez la description page 2 de la couverture).

avoir, bien certainement, des douceurs et des attraits qui échappent aux moroses, et il serait bien qu'on les fit connaître, rien que pour varier la monotonie des philippiques que nous entendons ou que nous lisons chaque jour. Si, en effet, comme l'a dit un philosophe un peu sombre, « le monde n'est fait que pour les personnes jeunes, aimant le plaisir ou ayant leur état à créer », il serait à souhaiter que ces gens-là nous dissent leur sentiment. Je fais le même vœu en ce qui concerne les vieillards, car, au dire du même philosophe, « les vieillards prennent plaisir au monde, n'ayant plus rien à redouter de la calomnie et de la sottise ». Notre philosophe ne comprend la haine du monde que de la part « des gens arrivés à un âge moyen où, par respect pour soi, on préfère vivre en sa propre compagnie ». Je ne saurais dire quel âge avait ce philosophe, quand il a écrit cela; mais j'ai une démangeaison furieuse de le prendre en flagrant délit de pure hypocondrie. S'il était dans cet âge moyen où l'on recherche la solitude, il aurait pu se rappeler sa jeunesse et les agréments que le monde lui offrait alors; s'il était dans la catégorie des vieillards, il était revenu à ce monde un moment délaissé, et il pouvait bien nous raconter les charmes qu'il y avait redécouverts! Mais ces diables de philosophes et de moralistes sont tous les mêmes: ils parlent et écrivent pour la joie de médire et de broyer du noir. Il y aurait à dire d'eux autant de mal qu'ils en disent du monde.

Le métier n'est pas toujours des plus agréables, et je recommande à mon ami, le faiseur de sentences, le dialogue suivant que j'ai saisi au vol, il y a quelques jours, dans un lieu bien fréquenté. Ce dialogue est fait pour nous déguster d'écrire des livres.

Voici ce dialogue :

Un petit monsieur (répondant à une phrase que je n'ai point entendue). — Ça! c'est bon pour les gens de lettres!

Le voisin du petit monsieur. — Qu'avez-vous à reprocher aux gens de lettres?

Le petit monsieur. — Pardieu! de publier des livres.

Le voisin. — Que vous importe, puisque vous ne les lisez pas!

Le petit monsieur. — C'est vrai; mais je suis obligé de les acheter.

Le voisin. — Et pourquoi faire, grand Dieu?

Le petit monsieur. — Mais pour garnir ma bibliothèque, et cela constitue deux fournisseurs de plus à payer à la fin de l'année, mon libraire et mon relieur!...

Et comme, dans le groupe le plus proche, un jeune homme riait et se moquait du *petit monsieur*, un vieillard lui mit la main sur l'épaule en disant :

— Jeune homme, ne vous moquez jamais d'un sot à la tête de cent mille francs de rente. Vous n'y aurez aucun profit; les rieurs seront toujours de son côté.

Le jeune homme regarda le vieillard avec de grands yeux ébahis, et en se retournant il entendit cent voix, autour du *petit monsieur*, lui chanter aux oreilles sur tous les tons :

— Charmant! charmant! La répartie est délicieuse!

Je ne sais pas si ces flatteurs enthousiastes n'auraient pas fini par lui emporter chacun un morceau de son habit, comme relique, lorsqu'au grincement des accords d'un violon dans la pièce voisine, la nuée des Zoïles se dispersa. Le vieillard regarda en souriant son jeune voisin étonné et lui dit :

— Cela vous surprend qu'un accord d'instruments ait fait envoler ce troupeau d'adulateurs?

— Ma foi, j'en conviens!

— Eh bien, ce *petit monsieur* qui vient de dire tout à l'heure une sottise énorme, eût-il été le plus grand poète, le plus grand orateur, le plus grand homme d'État, le plus attrayant causeur de ce temps, que ses auditeurs et ses courtisans l'eussent encore délaissé comme ils viennent de faire.

— Et pourquoi?

— Parce qu'entre un homme d'un esprit supérieur et un racleur de violon se rencontrant dans le même salon, il n'y a pas de concurrence possible. L'avantage sera toujours pour le racleur de violon.

Eh! qu'il avait raison, ce vieillard, et comme son jeune voisin n'avait pas tort d'être étonné! C'est là, en effet, un phénomène patent que cette supériorité du musicien sur le causeur; non pas tant parce que la musique, au demeurant, est un art admirable, mais parce que la musique a cet avantage qu'elle permet même aux sourds de paraître l'entendre; — à plus forte raison permet-elle aux sots de paraître la comprendre. Tandis que la conversation spirituelle ou élevée exige de véritables auditeurs. Il faut absolument comprendre, sinon la galerie s'aperçoit immédiatement de votre surdité physique ou intellectuelle. C'est pourquoi vous avez cent fois plus de médiocres exécutants, ou de virtuoses comme on dit, ayant des réputations colossales, que d'hommes d'un esprit véritable. Et vous rencontrerez beaucoup de ces médiocres musiciens aimés ou épousés par des femmes intelligentes qui dédaigneront des poètes de talent, des avocats distingués, des officiers d'une grande valeur. Affaire de succès de salons! Les femmes, dont Dieu me garde de médire! — sont par nature enthousiastes. Ce n'est pas certes un défaut, mais, au contraire, une qualité. Seulement, elles s'attachent aisément à la surface des choses et dans le succès voient plus le succès lui-même que ses causes.

— Si j'étais né pianiste ou seulement contre-bassiste, me disait un jour un de ces philosophes moroses dont je parlais plus haut, je me serais mis en tête d'épouser, et j'y serais arrivé, la femme que j'eusse voulu.

C'est une amère boutade de philosophe morose, et rien de plus. J'aime mieux expliquer, d'après un autre moraliste, les dispositions de la femme à exagérer toujours — autre défaut devant ceux-ci, autre qualité devant ceux-là, et je suis du nombre, — les mérites de l'homme qu'elles aiment. C'est une question d'équilibre. Si donc l'homme aimé est simplement brave, il faut qu'aux yeux de la femme il soit un héros; s'il est beau, que ce soit un Adonis; s'il est un poète, qu'il soit le plus grand de son siècle. En un mot, il faut que la qualité dominante chez l'homme soit estimée par la femme au superlatif. Si cela n'est pas, ou l'homme n'est pas aimé, ou il est bien près de ne l'être plus.

La morale que j'en tire, et à l'adresse de nous autres, c'est que l'homme doit s'attacher surtout à ne jamais déchoir dans l'enthousiasme de la femme.

C'est ce que je souhaite à tous ceux de mon sexe qui liront ces lignes.

X. EXMA.

PÊLE-MÊLE

Il est rare que l'hiver ne fasse pas entrer en même temps la joie dans un certain nombre de familles, et le chagrin dans beaucoup d'autres. La vie est un incessant va-et-vient : on y entre à pleines voiles, à l'heure même où plus d'un lui dit un éternel adieu. Saluer ceux qui partent, sourire aux heureux qui arrivent, tel est le devoir du chroniqueur.

Les nouvelles officielles du grand monde mentionnent quelques beaux mariages : ceux du comte Philippe-André de Montesquiou de Fezensac avec mademoiselle Susanne-Marie Roslin d'Ivry, et du vicomte Emmanuel de Miramon avec mademoiselle Marie de la Bouillerie.

La haute finance a aussi ses unions. Il y a quelques jours, on célébrait, dans le temple de la rue de Nazareth, le mariage de M. Königswarter (de Francfort-sur-Mein), avec mademoiselle Julie Königswarter, fille de M. Maximilien Königswarter, ancien député, membre du conseil municipal de Paris. Bientôt nous aurons à enregistrer le mariage de M. le baron Ferdinand de Rothschild, fils du baron Anselme de Rothschild (de Vienne), avec miss Evelina de Rothschild, la plus jeune fille du baron Lionel de Rothschild.

On voit que cette dynastie n'est pas encore près de s'éteindre.

**

Cependant, de l'ombre où nous restons — car la véritable clarté est au ciel et non sur cette terre — nous voyons toute une phalange d'êtres aimés s'en aller dans l'aurore. « La mort, disait il y a peu de jours Victor Hugo sur la tombe d'une douce jeune fille, la mort est la plus grande des libertés. » C'est pourquoi nous devons nous incliner, pleins d'espérance, devant ceux qui passent, tout en regrettant que les meilleurs nous soient à la fois et si rapidement enlevés.

C'est ainsi qu'en quelques jours nous avons eu à déplorer la perte du plus grand penseur du siècle, P. J. Proudhon; d'un noble cœur, le colonel Charras; d'un aimable écrivain, Xavier Saintine, auteur de *Picciola*; d'un auteur dramatique beaucoup moins fécond, partant plus malheureux, Paul de Guerville; d'un ancien inspecteur du théâtre de l'Opéra, Charles Frank; d'un écrivain militaire bien connu, le baron de Bazancourt; enfin d'un peintre justement estimé, J. D. Court, élève de Gros et auteur de la *Mort de César*, aujourd'hui au musée du Luxembourg.

**

A quelque chose malheur est bon. Un jeune artiste de la Comédie française, M. Coquelin, se rendant dernièrement à une répétition, eut le malheur de se fouler le pied. On le croyait pour longtemps réduit à ne pas sortir de sa chambre lorsqu'on apprit tout à coup son rétablissement. Voici comment la *Gazette des étrangers* a raconté le fait, qui pourra profiter peut-être à quelque autre :

« Nous sommes en mesure de donner une bonne nouvelle aux amis de M. Coquelin, dont nous avons dit l'accident.

Contrairement à toutes les prévisions, contrairement aux prédictions des médecins qui le condamnaient à huit ou dix jours au moins d'immobilité, M. Coquelin va mieux, — que dis-je ? il est guéri, — il marche, il ne souffre plus ; — il jouera *Amphitryon* dimanche.

Or, si vous voulez savoir par quel miracle cette douloureuse entorse a si vite disparu, et connaître le docteur merveilleux qui a fait cette cure inespérée, apprenez que Coquelin a été

guéri hier, en trois quarts d'heure, par un gendarme nommé Gaspard, que lui a envoyé M. de Gensigny, commandant la gendarmerie de la garde impériale, avec une lettre toute courtoise et d'autant plus aimable que M. Coquelin ne connaît pas encore la personne à qui il est redevable de ce bon office.

Toujours est-il que le gendarme Gaspard arrive, hier à midi, ponctuel et grave comme un beau et bon militaire qu'il est, remet la lettre de son commandant, et, séance tenante, se met à masser, à serrer, à firer, à fouler, à presser, à détendre le pied tuméfié et endolori de Coquelin.

Cela dura trois quarts d'heure.

— Maintenant, dit l'honnête Gaspard en rabattant ses manches, vous voilà guéri, — marchez!

Et Coquelin, qui tout à l'heure ne pouvait pas poser le pied à terre, se lève et marche sans douleur. — Nous vous laissons à penser sa joie et sa reconnaissance pour ce gendarme sans rival qu'on nomme Gaspard, et pour le commandant qui le lui a si cordialement adressé.

Et voilà comment M. Coquelin, alerte et dispos, jouera, dimanche, le rôle de Mercure dans *Amphitryon*.

**

Puisque nous parlons thérapeutique, — passez-nous ce grand mot, mesdames! — nous voulons vous indiquer un moyen de guérir les migraines, qui prouve tout au moins qu'il n'y a pas de sots remèdes. Celui dont il s'agit est dû à M. le docteur Dufraigne, qui en a lui-même communiqué la recette à une feuille médicale, dans la note que voici :

« Madame D..., demeurant à Paris, est sujette depuis nombre d'années à de très-violents accès de migraine qui durent habituellement vingt-quatre heures et s'accompagnent de vomissements.

Il y a six semaines, j'avais le plaisir de recevoir chez moi, à Meaux quelques amis, au nombre desquels se trouvaient cette dame et son mari, ainsi que M. Gueit-Dessuz, médecin à Claye. La soirée s'annonçait sous les plus favorables auspices, lorsqu'à mon retour d'une visite à la campagne, je trouvai madame D... en proie à une de ses plus violentes attaques de migraine, et dans l'impossibilité de prendre part au dîner. Je voulus insister, mais madame D... refusa en disant que la vue et l'odeur des mets suffiraient seules pour provoquer tout de suite des vomissements.

Me rappelant alors les rapides effets de la métallothérapie en pareil cas, je me fis apporter par mon modeste cordon bleu un vulgaire ustensile en cuivre de sa profession (une casserole, pour l'appeler par son nom), et la tins appliquée sur le front de madame D... Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, que déjà cette dame éprouvait un soulagement des plus marqués, et moins de dix minutes après elle se trouvait en état de venir s'asseoir à table et d'y prendre part à la joie générale, au grand étonnement de sa famille, qui n'était point habituée à être témoin d'une pareille cure.

M. D..., de retour à Paris, s'empressa de faire disposer pour sa femme une armature en cuivre, pour le cas où le mal reviendrait.

J'ai revu cette dame il y a quinze jours, et elle m'a appris qu'ayant eu une nouvelle crise, elle s'en était débarrassée aussi vite et au même prix.

Pourvu que cette nouvelle application du cuivre n'aille pas faire enchérir les batteries de cuisine!...

A quoi tient la mode!... Il a plu l'autre jour à Alexandre Dumas de rappeler des bouts-rimés de Méry : depuis lors on en met partout. On dépouille les albums qu'à si longtemps enrichis le poète; quiconque connaît quelqu'une de ces innombrables improvisations se donne le plaisir de la publier. Eh bien, nous ferons un peu comme tout le monde, mais ce sera — là est notre excuse — afin de révéler un amusement de société qui commence à devenir à la mode.

Le poète, ou le patient, se place au milieu du salon, et des deux extrémités on lui jette deux mots quelconques du dictionnaire. Dans un temps donné et fort court, ledit patient est obligé d'improviser soit un quatrain, soit un sixain, dans le trait final duquel les deux mots jetés doivent être accouplés. — Exemple : Méry est au milieu d'un salon. Un gourmand (ce ne peut être qu'un gourmand) jette le mot *truffe*; une jeune femme, en regardant les manches de sa robe, le mot *pagode*. Méry répond :

Dans le pays du grand Lama,
Les Anglais ont mis leurs tartuffes,
Mais le coq d'Inde de Brama
Dans sa pagode attend nos truffes.

Tel est le jeu à la mode. N'est-ce pas plus amusant, surtout dans un salon lettré, que les vieux bouts-rimés, qu'on nous cite depuis quelque temps avec un peu trop de complaisance?

Ce qu'on ne saurait se lasser d'entendre, ce sont les réponses piquantes, les fines réparties de certains écrivains, dont la réputation d'esprit ne laisse plus rien à désirer. Alexandre Dumas est un de ces hommes.

Dernièrement un jeune poète va le trouver.

— Maître, lui dit-il, je vous apporte une œuvre que je destine au public.

— Tant mieux pour vous.

— Elle est en vers.

— Tant pis pour le public.

— Comment cela?...

— Eh! mon jeune ami, la poésie n'est plus de mode... Combien y a-t-il de vers dans votre œuvre?

— Trente mille.

— Sapristi! répondit Alexandre Dumas, pour le lire, il vous faudra quinze mille hommes!

La réponse était un peu dure; mais aussi pourquoi, dit très-bien la *Patrie*, faire un poème en trente mille vers, lorsqu'il est si facile de n'en pas faire du tout?

Il nous revient à la mémoire un mot de Victor Hugo qu'on nous saura d'autant plus de gré de citer, qu'il est fort peu connu. Celui-là aussi était dur, mais il faut ajouter qu'il n'était pas moins mérité.

C'était le soir de la première représentation d'*Agnès de Méranie*, de feu Ponsard, qui repose en paix aujourd'hui sous l'un des quarante fauteuils de l'Académie française. On attendait impatientement chez Victor Hugo des nouvelles de l'œuvre dont le sort se décidait à l'Odéon, lorsque quelqu'un entra qui venait précisément d'assister à la représentation.

— Eh bien? demandèrent d'une seule voix toutes les per-

sonnes qui se trouvaient en ce moment chez l'auteur de *Notre-Dame de Paris*.

— Oh! dit le nouveau venu, c'est un grand succès, et, il faut bien l'avouer, c'est un succès mérité. Décidément, le Ponsard a du bon...

Il parlait encore, lorsqu'il se sentit doucement frapper sur l'épaule et, en se retournant, se trouva nez à nez avec Victor Hugo.

— Voyons, dit le poète, soyez franc. Entre nous, est-ce que c'est beau, cette *Agnès de Méranie*?

— Sérieusement, c'est très-beau!

— Très-beau, très-beau... Est-ce plus beau que *Zaire*?

— Oh! non.

— Ah! s'écria aussitôt Victor Hugo, c'est pourtant bien mauvais, *Zaire*!...

Et il s'éloigna, laissant son interlocuteur confus... comme un renard qu'une poule aurait pris.

Voici une anecdote qui nous arrive de New-York, et qui ajoute un charmant chapitre aux annales de l'avarice :

Une vieille fille est morte dernièrement à Brooklyn, laissant son frère unique héritier de ses dix mille livres de rente. Ce frère est bien l'être le plus avare qu'ait produit la création depuis la découverte des sept péchés capitaux; mais il adorait sa sœur, et sa sœur l'adorait.

Les clauses du testament étaient celles-ci :

« Voulant forcer mon frère — dans l'intérêt de son âme — à connaître enfin les douceurs de l'aumône, je lui lègue, etc., à condition par lui de donner chaque jour un dollar au premier pauvre qu'il rencontrera sur son chemin. »

Les premiers jours, malgré sa répugnance instinctive, l'avare lâcha le dollar, pour obéir à la chère morte, mais avec une telle rancune que les douceurs de l'aumône devenaient pour lui une énigme plus indéchiffrable et plus mystérieuse. Un scrupule lui vint.

— Je n'exécute pas les dernières volontés de ma sœur, puisque j'ignore ce qu'elle a voulu que j'apprenne.

Et cette idée lui a ôté le sommeil. — Que faire? Il a imaginé l'expédient que voici :

Chaque soir, il remet un dollar à sa gouvernante, en lui recommandant de le donner au premier pauvre qu'elle rencontrera; puis, en haillons, il va l'attendre au passage, lui tend la main, murmure : « La charité! » d'une voix pleurarde, et le dollar retombe dans sa poche.

— J'ai rempli ton dernier vœu, chère sœur! oh! oui, je le sens là!... Je connais à présent les douceurs de l'aumône.

La famille des Calino compte, qui l'aurait cru? des membres jusqu'en Angleterre. Dans un testament déposé au *Doctors commons* par M. Richard D..., un riche marchand de spiritueux de Londres, se trouvait la clause suivante, que nous traduisons mot à mot :

« Je prie mes héritiers de faire procéder à mon autopsie et de soumettre mon corps à l'analyse des hommes de la science, car je tiens absolument à connaître la cause de ma mort. »

Avouons qu'il y a en Angleterre des gens passablement curieux!...

Robert HYENNE.

THÉÂTRES

C'est surtout à propos du théâtre qu'on peut, en ce moment, répéter cet adage : « Les semaines se suivent et ne se ressemblent pas. » Dans notre précédent numéro, nous accusions une complète pénurie de nouveautés ; aujourd'hui, par contre, nous ne pourrions nous plaindre que d'une surabondance relative, mais le fait est si rare, par le temps qui court, qu'il peut bien exciter notre étonnement, et non pas donner lieu à des plaintes. Il n'en est pas moins vrai que nous nous trouvons à cette heure en présence d'une dizaine de pièces de tout genre, ni plus ni moins, et que, si nous voulions en entreprendre l'analyse en mesurant notre appréciation à l'importance de ces diverses œuvres, nous aurions vite dépassé le cadre qui nous est ouvert. Bornons-nous donc, pour le moment, à enregistrer le résultat de cette campagne de huit jours, sauf à revenir un peu plus tard, si le hasard nous en donne le loisir, sur les pièces qui auront résisté aux vicissitudes de l'existence scénique.

L'événement de cette période féconde est, sans contredit, la comédie en cinq actes de M. Victorien Sardou, représentée au Gymnase sous ce titre : *les Vieux garçons*. C'est en même temps le plus éclatant et le plus légitime des succès qu'ait encore remportés M. Sardou. Nulle de ses œuvres, à fouiller son répertoire depuis la première pièce jusqu'à la dernière, ne réunit, au dire de tous ceux qui ont assisté à la représentation du 21 janvier, avec un plus grand fond d'originalité, un aussi grand nombre des qualités que demande le théâtre. De là à considérer cette comédie comme un chef-d'œuvre, celui de l'auteur tout au moins, on sent bien qu'il n'y a qu'un pas ; tout en déclarant que ce n'est point nous qui le franchirons dès aujourd'hui, nous n'hésitons pas à constater que c'est déjà l'opinion de quelques-uns de nos confrères. Heureux les écrivains dont les œuvres peuvent produire encore un semblable enthousiasme !

Ce à quoi M. Sardou s'est attaqué cette fois, et avec une vigueur, un esprit qu'on ne peut trop louer, c'est le travers le plus accentué peut-être de notre temps : le persiflage du mariage au profit du célibat. Sa pièce n'est autre chose, au fond, qu'une lutte entre maris et célibataires, lutte qui se termine, comme le veut la morale, par la revanche des maris. Le célibataire sur qui se concentre l'action est aussi celui dans la personne de qui se manifeste la morale de la pièce. Séducteur émérite, il finit par être vaincu, et vaincu, on le comprend, par la force de l'innocence. Pourquoi les choses ne se passent-elles pas toujours ainsi dans le monde, aussi bien que sur la scène du Gymnase !...

Dans l'impossibilité où nous nous trouvons de donner, avec une analyse complète de cette œuvre, une idée de tous les détails charmants, de toutes les scènes piquantes et dramatiques qu'a fait éclore la plume de M. Sardou, nous nous résignons à mentionner simplement le talent dont ont fait preuve, dans l'interprétation de leurs rôles, les artistes auxquels il a été donné de prendre part à ce beau succès : MM. Lafont, Lesueur, Landrol, Nertann et Berton ; mesdemoiselles Delaporte, Chaumont, Pierson et Montaland.

L'Odéon a eu pour sa part, à quatre ou cinq jours d'intervalle, trois premières représentations : *l'Oncle Sommerville*, comédie en un acte, de M. E. de Calonne ; *Lisez Balzac!* comédie en un acte, de MM. E. Nus et Raoul Bravard ; enfin le *Second mouvement*, comédie en trois actes et en vers, de M. Ed. Pailleron.

Des deux petites comédies qui, le même soir, ont pour la première fois affronté le feu de la rampe, l'une et l'autre n'ont pas également réussi. *l'Oncle Sommerville* appartient au genre des

comédies de salon ; le style en est léger, agréable, mais l'action laisse un peu trop à désirer. Ce n'est point assez pour faire oublier que M. de Calonne est l'auteur d'une petite mystification ayant pour titre le *Docteur amoureux*, un acte joué, il y a une quinzaine d'années, sur la scène même de l'Odéon, et qu'on avait voulu faire passer pour du Molière.

Plus heureux que M. de Calonne, MM. Nus et Bravard ont, en conseillant la lecture de Balzac, obtenu un succès de franc rire. Or, c'est une grande habileté, au théâtre, que de mettre les rieurs de son côté.

M. Ed. Pailleron est connu déjà par plusieurs comédies en vers, entre autres : le *Parasite* et le *Dernier quartier*, celle-ci représentée au Théâtre-Français. Les poètes sont rares, les vrais poètes, s'entend ; aussi leur doit-on, quand on les rencontre sur son passage, des égards d'autant plus grands. M. Pailleron — *rara avis* — les mérite à tous les points de vue. Il est jeune, courageux, bien intentionné, et il a du succès. Le *Second mouvement*, qui, lui aussi, mériterait les honneurs de l'analyse, est une comédie de mœurs très-mouvementée, dont les scènes sont bien conduites ; le comique franc coudoie la sensibilité. Les vers sont quelquefois excellents et toujours faciles, les caractères sérieusement étudiés et nettement dessinés. Enfin, il y a dans la pièce de M. Pailleron un remarquable esprit de détails, des mots heureux jetés à profusion, mais aussi quelques expressions que leur vulgarité eût dû faire rejeter par l'auteur. Le « second mouvement », c'est tout naturellement le mauvais, on l'a deviné déjà ; eh bien, M. Pailleron a le tort de l'écouter trop docilement parfois ; mieux eût valu, d'après sa théorie, s'en tenir au premier. Cela n'empêche pas sa pièce d'avoir été admirablement jouée par MM. Thiron, Romanville, mesdames Ramelli, Mosé, et d'avoir triomphé sur toute la ligne.

Les *Mystères du vieux Paris*, arrangés sous forme de drame en cinq actes et onze tableaux, par MM. A. Dennery et Ferdinand Dugué, ont fait également leur apparition au théâtre du Châtelet. L'action de ce prétendu drame se passe du temps de François I^{er}, on s'y occupe particulièrement de Nicolas Flamel et de la pierre philosophale ; les noms d'Odette et Tristan y trouvent naturellement leur place, et l'on y danse le plus gaie-ment du monde, dans la *cour des Miracles*, sur de la musique on ne peut plus moderne. Moyennant quoi la pièce atteindra probablement la soixantaine, si même elle n'obtient un succès centenaire.

Le théâtre du Palais-Royal ne le cède à aucun autre, on le sait, sous le rapport de l'activité. Deux vaudevilles en un acte y ont été donnés : *Un clou dans la serrure*, de MM. Grangé et Lambert Thiboust ; le *Procès Van Korn*, de MM. Choler et Rochefort. Tout cela est amusant, plein de gaieté et de jolis mots, et joué surtout d'une façon désopilante par MM. Priston, Luguet, Hyacinthe et madame Thierret.

Tandis que le Vaudeville, en attendant que la pièce de M. Octave Feuillet soit prête, reprend la *Jeunesse de Mirabeau*, avec madame Doche, dans le rôle créé par mademoiselle Fargueil, M. Paul Meurice fait répéter à l'Ambigu son drame historique : *les Deux Diane*, dans lequel Mélingue doit remplir le rôle double de Martinguerre.

Les Bouffes annoncent, de leur côté, qu'ils joueront bientôt une pièce en trois actes de M. Alexandre Dumas, dont la musique a été confiée à M. Émile Jonas. Qui vivra verra !

Nous parlerons musique dans notre prochain numéro seulement, si nos gracieuses lectrices nous le veulent bien permettre.

ROBERT HYENNE.

LE ROI DES AULNES.

(Suite et fin.)

En effet, Sylvius s'agitait en balbutiant des phrases incohérentes, et bientôt il releva la tête et ouvrit les yeux.

Il regarda autour de lui.

— Miolak ! des soldats ici, chez moi ! murmura-t-il ; que se passe-t-il donc ?

— Mon pauvre Sylvius ! répondit Albina en sanglotant.

— Albina ! ma chère Albina ! pourquoi pleures-tu ? demanda Sylvius d'un ton plein de tendresse ; et vous-même, Minella, vous versez des larmes, et vous me regardez tous d'un air...

Puis, se frappant le front et se levant tout à coup :

— Oh ! je me rappelle, dit-il, le poste !

Il regarda la pendule.

— Minuit et demi ! Ces soldats ! Je comprends tout.

— Allons, mon pauvre Sylvius, dit Miolak au jeune homme, faites vos adieux à votre femme.

Albina s'élança en pleurant dans les bras de son mari ; puis, s'en arrachant brusquement et courant à sa sœur :

— Minella, lui dit-elle, jetons-nous aux pieds du roi des aulnes, et peut-être touché par nos pleurs... Mais où est-il donc ? ajouta-t-elle en regardant de tous côtés.

Le roi des aulnes avait disparu.

— Il s'est évanoui ! dit Minella.

— Ah ! plus d'espoir maintenant, s'écria la jeune femme accablée.

— Nous ne pouvons plus attendre, dit Miolak à Sylvius ; ça devrait être déjà fait.

— Je vous suis, répondit Sylvius plus pâle que la mort.

— Quelle idée ! murmura tout à coup Minella, ce sifflet qu'il m'a donné tout à l'heure...

Et, portant le sifflet à ses lèvres, elle en tira un son aigu.

Au même instant, la porte s'ouvrit et un jeune homme parut, entièrement semblable de mise, d'air et de figure au portrait de Steinko.

Il fut accueilli par trois cris à la fois.

— Steinko ! cria Albina.

— Mon rêve ! murmura Minella.

— Le colonel ! dit Miolak.

Il y eut un moment de profond silence, pendant lequel la surprise semblait avoir pétrifié tous les témoins de cette scène.

— Votre colonel ! lui, Steinko ! s'écria enfin Albina.

— Lui-même, répondit Miolak.

— Oh ! alors, nous sommes sauvés ; il fera grâce à Sylvius.

Et dissimulant avec peine l'anxiété qui la dévorait :

— N'est-ce pas, Steinko ? dit-elle au jeune homme.

Celui-ci lui prit la main, et se penchant tendrement vers elle.

— Chère Albina ! lui dit-il, il est heureux pour Sylvius que vous vous intéressiez à lui, car son sort est entre vos mains.

— Comment cela ?

— La faute qu'il a commise est de celles pour lesquelles je suis impitoyable ; mais j'ai fait un serment.

— Ah ! dit vivement Albina.

— Étant prisonnier des Russes, blessé et dans l'impossibilité de donner de mes nouvelles, j'ai juré, si jamais je revoyais mon pays, d'accorder à ma fiancée la grâce qu'elle me demanderait le jour où je lui mettrais au doigt cet anneau, symbole d'une éternelle union. Prends-le donc, chère Albina, toi que je retrouve fidèle après une absence de quatre années, et la liberté va être rendue à Sylvius.

Albina demeura atterrée à ces paroles. Comment sortir de cette position ? Accepter l'anneau était impossible ; d'un autre côté, avouer la vérité à Steinko, à Steinko si jaloux, c'était prononcer l'arrêt de mort de Sylvius ; que faire ?

— Eh bien, dit Steinko, qu'as-tu donc et que signifie ce trouble ?

— Steinko !... dit Albina d'une voix éteinte.

— Albina ! répondit tendrement Steinko.

Après un moment d'hésitation, Albina tomba tout à coup à ses pieds, et s'emparant de sa main :

— Tenez, s'écria-t-elle, maudissez-moi, tuez-moi si vous voulez, mais faites-lui grâce... je suis sa femme !...

Un long silence suivit cette déclaration ; tous les regards étaient tournés vers Steinko et tout le monde attendait avec une véritable terreur le premier mot qui allait sortir de sa bouche.

— Vous m'avez entendu, Albina, dit-il avec un calme qui causa une profonde surprise, je ne puis accorder cette grâce qu'à celle qui recevra cet anneau de ma main et m'acceptera pour mari, et quel espoir que je trouve ici une femme dans l'espace de cinq minutes ?

— Hélas ! il va donc mourir ! s'écria Albina.

— Minella, qui paraissait violemment émue depuis un instant, s'avança vers Steinko, et la rougeur au front :

— Sylvius est si bon, dit-elle d'une voix émue et en baissant la tête, que pour le sauver de la mort...

— Vous vous dévoueriez, Minella ? demanda Steinko à la jeune fille.

— Mon Dieu ! je crois que... oui, répondit Minella toute troublée et n'osant plus lever les yeux.

— Eh bien, lui dit Steinko, ouvrez cet anneau et lisez. Minella obéit, et après avoir lu les caractères gravés dans l'intérieur de l'anneau, elle jeta un cri de joie.

— Ciel ! Est-ce possible ? dit-elle.

Quoi donc ? demanda Albina.

— Vois, dit la jeune fille en lui montrant l'anneau, Steinko et Minella...

Et regardant Steinko :

— Comment se fait-il ?...

— Je sais la vérité depuis un an, répondit celui-ci, toute la vérité ; c'est-à-dire l'amour d'Albina pour Sylvius et la sympathie de ma chère Minella pour certain portrait

qu'elle porte toujours sur elle et qu'elle montre à tout le monde.

— Ah ! dit Minella, mais qui a pu vous dire?...

— L'un des esprits qui tantôt chantaient en chœur pour fêter le retour de Steinko au pays.

— C'est fort indiscret, ces esprits-là !

— C'est le même qui, pendant la noce, a tout préparé dans ce buffet, tout jusqu'au champagne qui a si vite endormi ce pauvre Sylvius, qui ne sera fusillé ni par les Russes, ni par mes soldats.

— Ainsi, s'écria Sylvius, la menace du petit poste, ma condamnation ?

— Une innocente vengeance !

— Je respire, s'écria le jeune homme.

— Cependant, dit Albina en jetant autour d'elle des regards inquiets, mais le roi des aulnes?...

Steinko fit reculer ses soldats rangés dans le fond et, poussant du pied un paquet de guenilles parmi lesquelles

on distinguait une besace, un long bâton et une barbe grise :

— Le roi des aulnes, dit-il, le voilà. Quant aux esprits, tenez, les entendez-vous ?

Le chœur aérien se fit entendre de nouveau.

— Et maintenant, voulez-vous les voir ?

Il y eut un frisson de terreur.

— Ouvrez les portes, dit Steinko à Miolak.

Le sergent obéit.

Alors, aux limpides clartés qui tombaient comme de blanches ondées du ciel étoilé, on vit dispersés sur les flancs de la montagne vingt groupes de jeunes filles qui chantaient. Albina et Minella reconnurent leurs compagnes.

Est-il besoin d'apprendre au lecteur que Steinko a épousé Minella et que les deux ménages sont parfaitement heureux.

Constant GUÉROULT.

LE RAVIN DU TIGRE

(NOUVELLE MEXICAINE).

(Premier article.)

Au milieu des forêts immenses qui séparent Puebla de Oaxaca, et à égale distance de ces deux villes, s'élevait la riche et florissante habitation du *senor don Rosario*, dont les troupeaux innombrables de bœufs et de chevaux paissaient en liberté sur cette vaste propriété de plusieurs lieues carrées d'étendue.

Non loin de la demeure de l'*haciendero* coulaient plusieurs branches d'une rivière qui allait se jeter dans le *rio Verde* (rivière verte), dont les eaux torrentueuses se perdaient dans l'océan Pacifique. Un sentier assez praticable pour les cavaliers disparaissait au loin dans les profondeurs de la forêt dans la direction de la ville de *San Pedro*, dont l'*hacienda* était éloignée d'environ dix jours de marche pour un piéton, distance qu'un cheval pouvait franchir en trois jours. Le long de cette route se trouvaient quelques petites *haciendas* (1) qui formaient autant d'étapes où les voyageurs étaient sûrs de trouver l'hospitalité la plus cordiale.

Autour de l'enclos, qui servait de défense à l'habitation principale, se groupaient les cabanes des serviteurs de toute nature, des *vaqueros* (2) et de leurs familles. Leur nombre était considérable et en rapport avec l'étendue des domaines de don Rosario; aussi la plus grande sécurité régnait-elle dans cette partie du pays, et les rôdeurs de forêts auraient-ils été mal reçus s'ils avaient osé s'aventurer à attaquer soit la demeure, soit les troupeaux de don Rosario.

Le soleil ne dardait plus ses rayons perpendiculaires

sur la terre desséchée, il s'abaissait à l'horizon; une légère brise passait sur les bois et les prairies en fleur, agitait doucement le feuillage des sassafras et des tamarins qui projetaient leur ombre sur l'habitation, et une douce fraîcheur remplaçait la chaleur intense qui avait régné toute la journée.

Mille oiseaux chantaient et se jouaient sous les arbres; les lucioles faisaient briller leur lueur phosphorescente sous l'herbe épaisse, déjà plongée dans l'ombre, et sous le sombre rideau de verdure de la forêt; les *mouches de feu* traçaient dans leur vol un rayon lumineux qui venait s'éteindre dans les derniers rayons du soleil couchant.

Assis à l'ombre d'un tamarin, dans un de ces fauteuils à bascule d'un commun usage au Mexique, don Rosario fumait silencieusement une mince cigarette d'un tabac parfumé dont la fumée bleuâtre se perdait en spirale dans le feuillage.

Ses yeux étaient tournés vers un hamac suspendu entre deux sassafras que recouvraient de leurs ombres épaisses des touffes de vigne vierge, de capucines, de passiflores écarlates, de *convolvulus* pourpres, et de bignonnes à la corolle dorée; des touffes de *mirabilis* (1) garnissaient la base du berceau et s'épanouissaient à l'approche du crépuscule en répandant leur suave odeur.

Mollement étendue sur le hamac, et se balançant par le léger mouvement d'un charmant petit pied, une jeune fille de dix-huit ans, *doña Juanita*, se laissait aller à cette douce rêverie sans but et sans objet que cause l'aspect des splendeurs des pays tropicaux. C'était la nièce de l'*haciendero*, la fille bien-aimée d'une sœur regrettée que la fièvre jaune

(1) Ferme, métairie.

(2) Mot à mot : vacher. Les *vaqueros* sont chargés du soin des troupeaux qu'ils surveillent à cheval.

(1) Belle-dernuit.

avait ravie à sa tendresse. Le père de Juanita avait succombé lui-même peu de temps après, et don Rosario s'était empressé de recueillir la jeune orpheline, qu'il entourait de tous les soins et de toute l'affection possible pour lui rendre moins vive l'absence de ceux qu'elle avait perdus.

Juanita était remarquablement belle. Ses magnifiques cheveux noirs encadraient admirablement sa figure, dont les traits offraient le type le plus parfait de la race créole espagnole. De longs cils voilaient à demi ses yeux d'un bleu foncé, qui révélait à la fois la douceur, la bonté et l'énergie; ses pieds et ses mains étaient d'une finesse achevée, et sa démarche noble et aisée.

Elle jeta les yeux sur don Rosario, et d'un bond sauta en bas du hamac.

— Qu'avez-vous, mon cher oncle? lui dit-elle en l'embrassant avec effusion; pourquoi cette tristesse? Vous pensez aux chers absents?

— C'est vrai, mon enfant, répondit don Rosario: je ne puis oublier; et, cependant, je retrouve en toi la sœur que j'ai perdue! Je devrais me trouver heureux dans mon malheur, si je n'avais un autre motif d'inquiétude et de chagrin. Voilà deux ans que je n'ai reçu des nouvelles de mon frère, de mon cher Agostino, que j'ai élevé et vu grandir auprès de moi et qui peut-être...

— Ne vous désespérez pas ainsi, mon bon oncle, votre frère reviendra, j'en suis sûre, nous serons tous réunis et heureux.

— Oublies-tu donc, mon enfant, que don Agostino, obéissant à une vocation irrésistible, est entré dans les ordres pour enseigner aux peuplades sauvages du Nord la parole chrétienne, et que depuis ce temps j'ignore ce qu'il est devenu? Il m'annonçait qu'il était sur les bords du rio Colorado et qu'il allait pénétrer sur le territoire des Comanches, ces peaux rouges indomptables, qui croient que le sacrifice d'un blanc est agréable à leur Manitou.

— Mais, objecta Juanita, le supérieur du couvent de San Pedro, dont mon oncle Agostino fait partie, n'a rien appris de fâcheux, et les autres missionnaires n'auraient pas manqué de l'instruire du sort de leur compatriote. Enfin, je ne sais, mais j'espère; j'ai prié bien des fois pour votre frère, mon oncle, et j'ai le pressentiment que mes vœux seront exaucés.

— Puisses-tu dire vrai, ma chère fille, et ton espérance se réaliser promptement, car il m'est impossible de rester dans cette incertitude. Si d'ici à un mois je n'ai pas reçu de nouvelles d'Agostino, je partirai pour le pays des Comanches avec soixante hommes bien armés, et...

En ce moment don Rosario fut interrompu par un bruit lointain et saccadé venant du côté de la forêt; il prêta l'oreille.

— C'est le galop d'un cheval, dit Juanita; peut-être est-ce un de nos vaqueros.

— Non, ils sont tous rentrés; c'est sans doute un voyageur qui se hâte, répondit l'haciendero, et il a raison, les jaguars sont nombreux de ce côté, et de tout le pays on sait que ma maison est ouverte aux étrangers.

Bientôt, à la lueur du court crépuscule qui, au Mexique, sépare à peine le jour de la nuit, on put distinguer un cavalier lancé au galop sur le chemin qui aboutissait à l'hacienda. Quelques minutes après, un jeune homme

arrêtait brusquement son cheval à l'entrée de l'enclos et mettait pied à terre.

Le nouvel arrivant paraissait âgé de vingt-cinq à vingt-six ans. Ses traits, où se peignaient le courage et la franchise, brillaient de cette beauté virile et énergique qui n'exclut pas la grâce et la douceur. Ses cheveux noirs retombaient en boucles épaisses sous un ample chapeau de paille du plus fin tissu.

Sa veste richement brodée d'or était à demi cachée sous un magnifique zarape; une ceinture de soie aux mille couleurs éclatantes serrait sa taille souple, et ses larges pantalons de soie retombaient jusque sur le bout du pied, chaussé de bottines de maroquin brodées d'or et terminées aux talons par de larges éperons à molettes d'argent. Un fusil d'un grand prix était attaché à l'arçon de sa selle, et les poignées damasquinées de deux pistolets se montraient dans les plis de sa ceinture.

Son cheval, superbe échantillon de la race sauvage des prairies, était non moins richement harnaché; sa selle, sa housse, sa bride et ses rênes étincelaient d'or et d'argent.

Le jeune homme remit sa monture aux mains d'un peon (1) et mettant le chapeau à la main, s'avança vers don Rosario, qui s'était empressé d'aller recevoir son hôte.

— Soyez le bien-venu, señor caballero, dit l'haciendero; cette maison est la vôtre. Entrez, vous devez être fatigué, car votre cheval a fourni une longue course; tout est disposé pour vous recevoir, le souper vous attend et votre chambre est prête.

— Merci, señor Rosario, répondit le jeune homme; j'accepte avec plaisir.

Et ils se dirigèrent vers la maison.

— Mon enfant, dit l'haciendero à Juanita, qui mettait la dernière main aux préparatifs du repas, je confie notre hôte à tes bons soins.

Juanita se retourna pour saluer l'étranger, qui se tenait debout sur le seuil, la tête découverte; leurs regards se rencontrèrent, un moment d'indécision et de silence suivit, et une vive rougeur colora le visage des deux jeunes gens.

Cependant, reprenant vivement sa présence d'esprit, le jeune Mexicain s'inclina avec cette noblesse et cette grâce qui caractérisent les hommes de la race espagnole de ces contrées, et adressa à Juanita quelques mots de politesse et de remerciement.

Le souper commença gaiement: la table de don Rosario était somptueusement servie; la chasse et la pêche étaient toujours abondantes à l'hacienda, et les fruits les plus exquis s'étaient sur une nappe éclatante de blancheur.

Fidèle aux habitudes hospitalières du pays, don Rosario n'avait, par aucune question indiscreète, cherché à détruire l'incognito dans lequel son hôte s'était renfermé jusqu'alors, et la conversation roula sur les sujets les plus divers, qui donnèrent au jeune voyageur l'occasion de montrer son intelligence et l'esprit le plus cultivé.

Juanita parlait peu, répondait à peine, écoutait beaucoup, et rougissait chaque fois que le regard de son hôte rencontrait le sien. Alors elle épluchait activement une

(1) Journalier, serviteur d'une hacienda.

figue banane ou portait toute son attention sur les pepins d'un savoureux chérimoya.

Don Rosario venait de servir d'un excellent vin de Jalapa.

— A votre santé, señor Rosario, et à celle de votre charmante nièce! ajouta le jeune homme en s'inclinant courtoisement.

— A la vôtre, señor caballero, répliqua l'haciendero, et à l'heureuse issue de votre voyage!

— Mon voyage ne sera pas long, señor, et sans un accident, que je ne regrette plus, je serais en ce moment chez mon père, l'haciendero de las Flores, à dix milles de la ville de San Pedro. Je suis don Pablo, fils de Ramirez y Pacheca.

— Soyez doublement le bien-venu, s'écria don Rosario, comme hôte que Dieu m'envoie et comme fils d'un des hommes que j'estime le plus. Mais puis-je vous demander quel est l'accident que vous avez regretté et que vous ne regrettez plus? ajouta-t-il, en jetant un regard sur Juanita, qui découpait une mangue en tous petits morceaux.

— Volontiers, répondit don Pablo, d'autant plus que cela vous concerne. Je revenais, il y a deux jours, de visiter une manada (1) dont nos vaqueros avaient réussi à s'emparer, et je n'étais plus qu'à une journée de ma demeure, quand mon cheval s'arrêta, tressaillit et dressa les oreilles. Je le contins, et, guidé par un gémissement plaintif, auquel répondait un sourd rauquement, je le forçai, en lui faisant sentir l'épéon, à entrer sous l'épaisseur du bois que le crépuscule envahissait déjà de son ombre. Deux yeux ardents se fixaient sur moi. J'avais un pistolet à la main, et je fis feu presque au juger.

Au même instant, mon cheval se cabra. Je sautai rapidement à terre, tenant d'une main un pistolet et de l'autre mon couteau, et je m'élançai dans le fourré où j'avais vu briller les lucres fauves d'une bête féroce. L'animal, que les mouvements de ma monture m'avaient fait manquer, avait disparu; mais quelle fut ma surprise quand de nouveaux gémissements me firent découvrir un homme dangereusement blessé, mais qui possédait encore quelques forces.

Je le pris dans mes bras, le posai sur le devant de la selle, et, remontant à cheval, je me dirigeai le plus rapidement possible vers une hacienda où je m'étais arrêté une heure auparavant.

Là, le blessé reçut des soins empressés, et je ne songeai à le quitter que lorsque je fus certain que sa vie n'était plus en danger. Il m'apprit qu'ayant quitté San Pedro pour porter une lettre, il avait voulu gagner l'hacienda où je l'avais transporté pour y demander un asile, mais que, surpris par la nuit au moment où il allait sortir de la forêt, un jaguar s'était élancé sur lui. Le cheval, renversé, s'était relevé et avait fui, poursuivi par la bête féroce. Pendant ce temps, le pauvre homme, contusionné à la jambe, avait cherché un asile dans les buissons, résolu à monter sur un arbre pour attendre le jour.

Au moment où il se disposait à effectuer son projet, le jaguar, revenant sur ses traces, avait bondi sur lui, l'avait abattu et l'aurait déchiré sans mon intervention.

(1) Troupeau de chèvres sauvages.

Comme la dépêche était pressée, je m'offris, puisque rien ne réclamait impérieusement ma présence chez mon père, de le remplacer. Il me remit la lettre dont il était porteur, et je bénis le ciel de ma résolution quand je vis que la missive était adressée au señor Rosario, que je désirais connaître, de la part d'un homme que j'estime, Fra Anselmo, supérieur du couvent de San Pedro.

— Fra Anselmo! s'écrièrent à la fois don Rosario et Juanita: des nouvelles d'Agostino!

L'haciendero prit la lettre que lui tendait don Pablo, heureux du bonheur qu'il apportait à ses hôtes, mais il s'arrêta au moment de l'ouvrir; une pâleur subite avait envahi son front: il hésitait!

— Lisez donc, mon cher oncle, s'écria Juanita; lisez la bonne nouvelle.

— Je le désire... Mais si mon pauvre frère...

— Oh! non, reprit vivement la jeune fille, une mauvaise nouvelle ne peut nous arriver par...

Et elle s'arrêta en détournant la tête pour ne pas rencontrer le regard de don Pablo, qui la contemplait avec émotion.

Don Rosario ouvrit la lettre; elle contenait ces mots, qu'il lut à haute voix:

Couvent de San Pedro.

« Chers amis,

» Réjouissez-vous! Dieu, dans sa bonté infinie, vous rend celui que vous aimez tant, et nous renvoie le zélé missionnaire des vérités chrétiennes. Dans trois jours, don Agostino sera serré dans vos bras: venez vite pour que son bonheur soit complet et que la bénédiction du ciel soit sur vous.

» FRA ANSELMO, supérieur. »

Don Rosario et Juanita se jetèrent dans les bras l'un de l'autre en versant des larmes de joie et de reconnaissance, et, malgré la présence de don Pablo, qui regrettait sans doute de ne pouvoir se livrer aux mêmes élans de bonheur, ils laissèrent voir tout ce que leur cœur renfermait de félicité.

Don Rosario donna des ordres immédiats pour que le lendemain tout fût prêt pour le départ. Il n'emmenait avec lui que deux serviteurs dévoués, et comme Juanita montait parfaitement à cheval, trois jours devaient suffire pour arriver à San Pedro.

Don Pablo, malgré le désir qu'il en avait, n'osa pas accepter l'offre que lui fit l'haciendero de faire route ensemble et prétexta une visite à une hacienda voisine. Il craignait d'être indiscret et voulait laisser ses hôtes seuls, tout entiers à leur bonheur, mais il se promit de ne pas voyager loin d'eux et pensa même qu'il n'y aurait aucun inconvénient à ce qu'il les rejoignit en route.

Le lendemain, le soleil se leva pur et radieux, salué par le concert mélodieux de milliers d'oiseaux aux couleurs vives et éclatantes. Les fleurs fraîchement épanouies et chargées de rosée brillaient comme autant de diamants et inclinaient leur tête embaumée sous les baisers de la brise du matin.

Don Pablo allait prendre congé de ses hôtes après le déjeuner qui les avait réunis encore une fois. Jamais Juanita n'avait été si belle et si séduisante: tout en elle res-

pirait le bonheur, et les yeux du jeune homme ne pouvaient se lasser de l'admirer. Elle avait placé dans son abondante chevelure une branche de fleur de dicko, vulgairement nommée, au Mexique, *oiseau de paradis*, dont la teinte dorée s'harmoniait admirablement avec les reflets bleuâtres de ses tresses noires.

— Puisque vous êtes décidé à nous quitter de suite, dit l'haciendero à don Pablo, nous allons, ma nièce et moi, vous reconduire jusqu'au bord de la rivière qui coule là-bas, et nous vous remercierons encore de la bonne nouvelle dont vous avez été le messager; mais souvenez-vous que sous mon toit vous trouverez toujours des amis qui ne vous oublieront jamais : n'est-ce pas, Juanita?

— Oui, mon oncle, répondit la jeune fille d'une voix si basse, que don Pablo devina plutôt qu'il n'entendit ses paroles.

Une longue avenue d'arbres épais et touffus conduisait jusqu'au bord de la rivière, en formant, au-dessus du cours d'eau, une espèce de terrasse.

Juanita marchait entre son oncle et don Pablo, dont le bras était passé dans la bride de son cheval.

Tout en causant, ils étaient à peine parvenus à la moitié du chemin, qu'un vaquero vint en courant et dit quelques mots à l'oreille de l'haciendero.

— Excusez-moi, dit alors celui-ci à don Pablo; je vous rejoindrai à l'extrémité de la terrasse, mais j'ai quelques ordres à donner qui ne peuvent souffrir de retard.

Et il suivit le vaquero.

Les deux jeunes gens continuèrent silencieusement leur marche, absorbés par une vive émotion et semblant n'avoir d'yeux et d'oreilles que pour porter attention aux magnificences de cette riche nature qui les entourait.

Ils arrivèrent ainsi au bout de l'avenue qui dominait la rivière et s'assirent, l'un près de l'autre, sur un arbre abattu, pendant que la noble monture de don Pablo brouillait les pois grimpants et les bissus.

Le soleil, encore caché derrière les arbres élevés qui bordaient la rive opposée, dorait de ses feux les têtes les plus hautes des bombax et des mahogonis et laissait dans une délicieuse fraîcheur la petite vallée où coulaient les eaux tranquilles du rio Garzetta, ainsi nommé de la quantité de hérons blancs ou aigrettes qui nichaient dans les roseaux de ses bords. Le lis des eaux, le nymphéa, l'hémérocalce étalaient à l'envi leur éclatante corolle sur le fond sombre du rivage; les volubilis et les bignonnes s'enlaçaient aux branches et retombaient en guirlandes fleuries, et des milliers de lianes de toute espèce jetaient leurs cordages de tige en tige, reliant la terre avec le sommet des arbres les plus hauts. Des troupes de bécassines rasaient la surface des eaux; les oiseaux-mouches, ces brillantes pierreries ailées que les Péruviens nomment *cheveux de soleil*, et les Mexicains *oiseaux-murmures*, bourdonnaient en plongeant dans le sein des fleurs leurs langues effilées; des couples d'aigrettes rayaient de leur blancheur éblouissante le sombre feuillage des buissons, et des myriades d'insectes au vol capricieux bruissaient en butinant les sauges écarlates.

Mais tout tableau, si splendide qu'il soit, a son côté sombre, son repoussoir, comme disent les peintres : cinq ou six caïmans, étendus sur la vase humide, montraient leurs formidables mâchoires qu'ils refermaient ensuite avec un bruit sec.

Juanita regardait ou semblait regarder le paysage; don Pablo regardait Juanita.

En ce moment deux larmes roulèrent silencieuses sur les joues de la jeune fille. Don Pablo se rapprocha, et, prenant une main qu'elle ne retira pas :

— Grand Dieu! qu'avez-vous, senora? et pourquoi ces pleurs, quand votre désir le plus ardent vient de s'accomplir? Encore quelques jours et vous serez auprès de don Agostino.

— En effet, je devrais être heureuse, répondit Juanita; mais la présence des parents que j'ai perdus manque à mon bonheur, et, pardonnez-moi, je n'ai pu retenir ce mouvement de tristesse devant vous qui, pourtant, m'avez apporté une si grande joie.

— Quelque félicité que vous ayez ressentie à la nouvelle dont j'étais porteur, elle n'égale pas celle qui restera toute la vie dans le fond de mon cœur au souvenir des courts instants que j'ai passés sous le toit hospitalier où, peut-être... ne reviendrai-je jamais.

— Pourquoi, senor? Mon oncle ne vous a-t-il pas accueilli comme un ami? N'êtes-vous pas le fils d'un homme qu'il estime le plus parmi vos compatriotes? et ne vous souvenez-vous pas de l'expression si douce et si vraie de nos mœurs nationales : *Cette maison est la vôtre*.

— Mais la présence d'un étranger...

— Oh! vous n'êtes plus un étranger pour mon oncle, pour... nous.

— Et pour vous, senora, que serai-je dans votre souvenir, dans ce souvenir que le temps et les événements amoindrissent, que l'avenir qui nous sourit effacera probablement un jour?

— Jamais je n'oublie... et jamais je n'oublierai celui dont un heureux événement m'a fait un ami.

Juanita retira sa main de celle de don Pablo, et après un moment de silence elle releva la tête, et jetant ses regards sur l'autre bord de la rivière :

— Voyez, senor Pablo, dit-elle, au-dessus de ces hideux caïmans, cette superbe fleur qui se balance; voilà deux ans qu'elle fleurit au même endroit, étalant son thyrses empourpré et laissant perdre son arôme suave aux vents du désert.

— C'est que Dieu, senora, a souvent caché ses merveilles les plus rares aux yeux du vulgaire pour en rendre la conquête plus précieuse et plus difficile à celui que l'amour de ses œuvres remplit; mais il n'a pas voulu qu'elle restât ignorée de tous, sans cela pourquoi lui aurait-il donné la perfection de ses formes et la suavité de son parfum? Cette aérède, la plus brillante de nos orchidées, c'est vous, Juanita, fixée dans ces solitudes et qu'un sentiment profond peut seul découvrir et admirer comme vous le méritez.

EMMA FAUCON.

(La fin au prochain numéro.)